



PONTIFICIUM CONSILIUM DE CULTURA

Assemblée Plénière

6-9 Février 2013

Le Cultures émergentes des Juenes



David Le Breton – 6 Février 2013

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut Universitaire de France. Auteur notamment de *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métailié), de *expériences de la douleur. Entre destruction et renaissance* (Métailié) ou de *Eclats de voix. Une anthropologie des voix* (Métailié) et en italien de *Passione del rischio* (Gruppo Abele), *Il mondo a piedi. Elogio della marcia*, (Feltrinelli), *Il sapore del mondo. Una antropologia dei sensi* (Raffaello Cortina), *La pelle et la traccia. Sulle ferite del se* (Meltemi), *Antropologia del dolore* (Meltemi), *Antropologia del corpo e modernità* (Giuffré)

L'adolescence va des transformations pubertaires à l'entrée dans la vie. Ce réaménagement symbolique et affectif induit une perturbation du fonctionnement antérieur, une période de turbulence malaisée à vivre pour le jeune et ses parents, elle manifeste un débat intense avec les autres dans la quête éperdue de nouvelles limites, d'un ajustement au monde pour

retrouver l'apaisement. Moment de croissance physique et psychique, mais aussi de l'élargissement de la relation aux autres. Aucun statut n'est pleinement élaboré, une indécision règne. Le jeune n'est plus tout à fait un enfant sans être encore un homme ou une femme. L'adolescence est le temps progressif de la maturation, de la construction des assises d'un sentiment d'identité plus élaboré.

Depuis une vingtaine d'années la notion d'adolescence éclate. La préadolescence traduit la sortie parfois précoce hors de l'univers symbolique de l'enfance. Certains brûlent les étapes, à l'image des Lolitas parant leur corps impubères d'une séduction qui n'est pas de leur âge. Des magazines ou le marketing les convainquent qu'elles sont déjà femmes et se doivent à des impératifs de minceur, de beauté, de séduction, de mode. L'apparition d'une mode hypersexualisée (Julien, 2010), amène des fillettes à une tenue vestimentaire et à des attitudes qui leur donnent l'allure de jeunes femmes alors qu'elles sont parfois pré-pubères. Précocement, avant toute expérience sexuelle, elles testent le regard des garçons en soulignant à leur insu leur disponibilité. Ailleurs des gamines de douze ou treize ans vivent une sexualité régulière, elles sont parfois déjà enceintes, les unes par méconnaissance des moyens contraceptifs, les autres, mal dans leur peau, pour se rassurer sur leur valeur personnelle en recourant inconsciemment à la maternité comme moyen d'exister et d'obtenir un statut. Des garçons du même âge ont derrière eux une carrière délinquante bien remplie. Les spots publicitaires prenant acte du renversement des générations montrent, à dix ans ou moins, de petites femmes ou de petits hommes, déjà blasés, donnant avec complaisance des leçons à leurs parents ne comprenant rien du monde d'aujourd'hui. Les enfants ont cessé d'être tout à fait des enfants, de plus en plus appelés à décider d'eux-mêmes avec une autonomie croissante, et chargés souvent d'initier leurs parents aux technologies nouvelles, ils sont souvent encombrés d'une responsabilité qui n'est pas de leur âge du fait du recul de la position éducative des aînés. Certains jeunes, en situation marginale, notamment dans les quartiers de grands ensembles, sans accès à une pleine activité économique ou civique, affichent les prérogatives de l'adulte dans la surenchère, ils caricaturent la virilité en recherchant les rapports de force, la domination sur les filles, l'usage de la voiture au mépris du code de la route, l'opposition systématique à la police, etc. Le doute sur la virilité soulevé par un statut social déprécié est conjuré par une démonstration de force, une violence qui transforme maintes situations banales en défi à relever.

A l'opposé, des jeunes, ayant largement franchi la vingtaine d'années, marquent la persistance d'une position juvénile. Certains de manière douloureuse car leur situation

précaire ne les autorise pas à prendre leur autonomie à cause du chômage, de la succession des petits boulots. La solidarité familiale les protège. D'autres se revendiquent en « éternels adolescents », récusant toute assignation à leur âge et affichant des comportements autrefois associés à la puberté. Ils ne veulent pas « grandir ». Ce sont plutôt des garçons. L'adulcescence ou la post-adolescence traduisent l'impossibilité de renoncer au cocon familial, à l'hédonisme de l'instant. Volonté de repousser le temps des responsabilités, de s'ancrer dans l'entre-deux avec d'éventuelles périodes d'indépendance qui ne durent guère, allers-retours dans l'impossibilité de décrocher du soutien parental pour prendre son autonomie économique ou affective et renoncer à une position ludique devant le monde. Les psychanalystes parlent à leur propos d'un syndrome de Peter Pan. L'adolescence est pour ces jeunes moins une rupture avec l'enfance qu'une volonté de la prolonger le plus longtemps possible en maintenant les avantages matériels de la tutelle familiale tout en y trouvant leur liberté de mouvement. La maturation sociale n'est plus une aspiration impérieuse et unanime car elle signifie dans leur imaginaire le commencement de la fin. Si « rester jeune » est un impératif social, il résonne avec une force redoublée chez ceux qui sont justement « jeunes » du fait de leur état civil et qui craignent de déroger bientôt à leur position en « vieillissant ».

Le statut contemporain de l'enfant et de l'adolescent dans la famille et le lien social ne facilite guère la transmission et l'esprit critique. L'enfant devient un partenaire dans une vie partagée et non plus celui face auquel exercer une fonction d'autorité et de guide. Il est perçu d'emblée comme un individu, et non pas à sa hauteur d'enfant ou d'adolescent, il est « adultisé ». La notion même de responsabilité à son égard s'affaiblit. Le « il (elle) ne veut pas » est une formule moderne de la fatalité, elle justifie par avance les parents de ne pas insister en matière d'interdit. Elle conforte le pouvoir de l'enfant à leur égard. Mais un enfant devenu fils ou fille de soi n'a pas le même rapport au monde qu'un autre qui se reconnaît, et est reconnu dans une filiation et une appartenance familiale, un contexte social pourvoyeur de civilités et de lois. Pour l'adolescent cette période rime souvent avec turbulence et recherche de la bonne distance à l'autre. La complicité disparaît soudain. L'adolescent redéfinit ses limites avec des parents qui cessent à ses yeux d'être des protecteurs pour devenir des obstacles à son déploiement, il entre dans une longue phase d'opposition où il cherche à se différencier, à arracher son corps à la tutelle parentale, à prendre chair dans son existence. Il s'ouvre davantage à ses pairs, noue à ce moment des amitiés fortes fondées sur le partage des expériences. La progression vers l'âge d'homme est, selon la formule de P. Blos (1967), un

processus de séparation-individuation, un détachement de l'enfance et une remise au monde en tant que sujet propre. L'adolescent fuit les rapprochements autrefois avidement sollicités. Les parents cessent d'être admirés ou de jouir d'une position d'autorité, et deviennent des personnes ordinaires et un peu encombrantes. Leur rejet traduit une volonté de rompre avec l'enfance et ses anciennes dépendances.

L'affirmation d'une singularité, l'inscription dans un corps propre, ne se font pas sans tensions vives avec les parents qui se sentent mis à l'écart ou provoqués. Accéder à soi implique de se détacher symboliquement d'eux. Ses vêtements, son look, ses tatouages ou ses piercings sont en ce sens les éléments d'une fabrique de soi. A cet âge les marques corporelles sont un haut lieu de ce que l'on pourrait appeler la dématernisation du corps (Le Breton, 2003). Le jeune signe son corps comme lui appartenant. Le processus d'éloignement du jeune de ses parents connaît une succession de phases, il demande de la patience pour les parents ébranlés et inquiets de ces revirements toujours inattendus. En même temps l'amour est toujours là, et le jeune a besoin que ses parents le rassurent sur cette prise d'autonomie. Dans son exploration du monde environnant, il cherche sa marge de manœuvre de façon parfois maladroite, revendique simultanément son autonomie et la prise en charge. Ces sollicitations sont une demande de reconnaissance, une manière de tester l'intérêt de ses parents à son égard, même s'il ne tient guère compte de la réponse obtenue.

C'est avec les pairs que se tissent les relations de proximité, d'intimité qui nourrissent la sociabilité quotidienne. Les crises se résolvent dans l'entre-soi. L'adolescence est une période intense de communication, de rencontres avec les autres, mais elle n'échappe pas toujours à la solitude. La communication (Internet, portable, etc.) n'est ni la conversation ni l'amitié impliquant la réciprocité, le face-à-face, l'attention à l'autre. Elle n'empêche pas de se sentir seul, même en étant bien entouré. L'identification aux pairs remplace celle au père ou à la mère. Le malaise d'être soi, les doutes à propos de l'identité propre, se résolvent dans le groupe qui procure un étayage mutuel et des modèles de comportements. Le foyer de l'estime de soi se déplace vers le regard des autres les plus proches, non plus les parents dont l'amour est acquis, mais celui, impitoyable et toujours remis en question, des pairs dont le jugement s'énonce selon le degré de coïncidence ou non à des modèles ambiants et provisoires. A l'adolescence, le vêtement, la coiffure, les attitudes, la tenue en somme sont élaborés comme un langage, un badge de reconnaissance. La stylisation de soi est un mot d'ordre.

Le look devient une forme première de socialisation. Exister, c'est être remarqué, c'est-à-dire marqué et démarqué. Le travail sur le corps est perçu comme individualisant, il est une voie pour échapper au sentiment de l'impersonnalité. L'apparence est le haut lieu de l'estime de soi et du sentiment d'identité. L'hypermarché de la consommation pourvoit les jeunes en signes nécessaires à une différenciation de soi régie par l'univers de la publicité et du marketing. Puisant dans les mêmes rayons, et sensibles aux mêmes médias, ils finissent par se ressembler comme des clones, tout en étant chacun convaincu d'avoir un style propre et résolument original. Rien ne ressemble davantage à un adolescent de Latina ou de Santiago du Chili qu'un autre de Strasbourg ou de Bruxelles, ils possèdent les mêmes vêtements, les mêmes coupes de cheveux, utilisent les mêmes gels, les mêmes portables, ils écoutent les mêmes musiques, fréquentent les mêmes réseaux sociaux sur Internet. Même s'il ne faut pas méconnaître les différences de conditions sociales, une culture adolescente traverse les classes et les cultures. Pour être soi il lui faut résolument être comme les autres (mais surtout pas comme ses parents ou les « adultes »).

Les centres commerciaux sont leurs capitales, là où ils passent beaucoup de temps, se donnent leurs rendez-vous. Ils grandissent avec le sentiment que le monde est un immense centre commercial à leur service où ils savent trouver d'emblée les produits leur conférant une identité solide dans les cours de récréation ou le quartier. En sponsorisant maints événements, les marques pénètrent en profondeur les sociabilités juvéniles. Le symbolisme de la marque prend le pas sur l'utilité de l'objet qui se définit d'abord par sa valeur dans la hiérarchie morale des biens à un moment donné de l'ambiance sociale. Beaucoup d'adolescents sont convaincus que le respect de soi et une identité valable sont à portée de main à travers l'achat de la prochaine console de jeu vidéo, de la nouvelle paire de chaussures ou de l'indispensable piercing au nombril ou à la langue.

Les marques commerciales ne s'imposent pas à tous les adolescents, mais elles procurent à nombre d'entre eux une identité de prothèse qui traduit les difficultés contemporaines de la transmission, et l'absence de réponses plus solides sur le fait de savoir pourquoi l'existence à une signification et une valeur. La révérence aux marques commerciales procure une identité valorisée, mais provisoire. A défaut de lignes d'orientation ou de repères de sens plus solides pour vivre avec les autres, elle leur donne une manière simple de penser le monde et de s'y comporter. La publicité devient dès lors un réservoir de sens et de valeurs essentiel pour trouver justement ses marques avec les autres. Cette prégnance d'une culture de classe d'âge est une protection contre le sentiment éprouvé du désordre du monde et la difficulté de savoir

qui l'on est dans la multitude des choix possibles. La publicité devient pour beaucoup d'adolescents une matrice identitaire, une manière de rester dans le coup malgré les difficultés à se construire comme sujet. Elle procure à bon compte des repères pour exister.

A l'exception du passage juridique à la majorité à 18 ans, nos sociétés occidentales ne reconnaissent pas le changement de statut qui ouvre à l'âge d'homme. Aucun rite unanime n'est susceptible de rassurer et de jalonner le chemin de ceux qui traversent ce passage rempli de turbulences. Les diplômes scolaires ont perdu leur valeur symbolique de franchissement radical d'un seuil, les rites religieux sont souvent abandonnés ou vécus dans l'indifférence, le service militaire a disparu, les relations amoureuses se succèdent, le travail est provisoire et mal rémunéré. Aucun événement socialement marqué ne donne au jeune le sentiment de prendre congé de son adolescence et de devenir désormais un homme ou une femme. Cette liberté pour se construire, même si elle satisfait une immense majorité qui avance à son rythme dans une existence où ils se reconnaissent, impose à d'autres des épreuves personnelles pour se convaincre d'être à la hauteur (Le Breton, 2007).

Des sociétés d'individus ne sont guère en mesure d'institutionnaliser les rôles, elles laissent l'initiative à chaque acteur le livrant au soin de se différencier et de forger la trame de son existence. Les références sociales et culturelles se multiplient et se concurrencent, elles se relativisent les unes les autres, induisant un brouillage, une confusion, notamment pour des jeunes dont les parents sont issus de l'immigration. Il n'y a plus de fondements assurés et consensuels de l'existence. Il faut se légitimer d'exister, et le faire parfois sans les autres. Une société d'individus aboutit à l'individualisation du sens, et donc à la nécessité de s'instituer d'abord par soi-même. Recherche de limites de sens et de la sensation d'exister, de se sentir vivant et réel dans l'affrontement aux autres les plus proches que sont les parents ou ce qui apparaît à cet âge comme le repoussoir adulte. Se sentir enfin une « vraie personne » comme l'écrivait la jeune Norma Jean Mortenson qui n'était pas encore Marilyn Monroe (2010, 15). Lent processus d'acheminement à soi qui implique pour certains adolescents plus de difficultés que pour d'autres d'emblée dans l'évidence d'exister. Les embûches de l'entrée dans la vie ne se réduisent pas à une « simple » crise d'adolescence, elles sont plus profondément une crise du sens de la vie, et donc une crise de la jeunesse dans sa tentative d'accéder à l'âge d'homme. Je rappelle que les statistiques font aujourd'hui état en France d'un pourcentage entre 15 et 20% de jeunes en pleine détresse. Les chiffres pour les autres Etats occidentaux sont équivalents. Les conduites à risque sont d'abord des tentatives douloureuses de ritualiser le passage à l'âge d'homme.

Recherches de limites jamais données ou insuffisamment étayées, ce sont des formes de résistance contre la violence souvent issue d'une famille (manque d'amour, rejet, indifférence, indisponibilité, conflits, maltraitance, abus sexuels, violences physiques, ou au contraire : surprotection, indifférenciation) mais une violence redoublée par la société (compétition généralisée, précarité, exclusion, etc.). Interrogation douloureuse sur le sens de l'existence, ce sont des manières de forcer le passage en brisant le mur d'impuissance. Simultanément elles témoignent de la tentative de s'en extraire, de gagner du temps pour ne pas mourir, pour continuer encore à vivre. Et le temps est le premier remède des souffrances adolescentes.

Plusieurs figures anthropologiques se croisent dans les conduites à risque des jeunes, elles ne s'excluent pas les unes des autres, mais s'enchevêtrent : ordalie, sacrifice, blancheur surtout. Je les ai longuement décrites notamment dans mon livre *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Le Breton, 2007).

L'ordalie est une manière de jouer le tout pour le tout et de se livrer à une épreuve personnelle pour tester une légitimité à vivre que le jeune n'éprouve pas encore car le lien social a été impuissant à lui donner. Il interroge symboliquement la mort pour garantir son existence par le fait de survivre. Toutes les conduites à risque des jeunes ont une tonalité ordalique. Echapper à la mort peut induire le retour à une vie plus heureuse. Survivre redéfinit radicalement le sens de l'existence. Si l'enracinement dans l'existence n'est pas étayé sur un goût de vivre suffisant, il reste à braconner le sens en se mettant en danger ou en situation difficile pour trouver enfin les limites qui manquent et surtout tester sa légitimité personnelle.

Le sacrifice joue la partie pour le tout. Le jeune sacrifie une part de soi pour sauver l'essentiel. Ainsi par exemple des scarifications ou de diverses formes d'addiction comme la toxicomanie, l'anorexie. Il s'agit de se faire mal pour avoir moins mal, de payer le prix de son existence.

La blancheur est l'effacement de soi dans la disparition des contraintes d'identité, la volonté de ne plus être soi, de n'être personne.. On la rencontre notamment dans l'errance, l'adhésion à une secte ou la recherche de la « défonce » à travers l'alcool, la drogue ou d'autres produits. Recherche du coma et non plus de sensations.

Les conduites à risque marquent l'altération du goût de vivre d'une partie de la jeunesse

contemporaine. Le sentiment d'être devant un mur infranchissable, un présent qui n'en finit jamais. A défaut de limites de sens pour pouvoir vivre, les conduites à risque sont des tentatives de s'arracher à l'impuissance pour devenir à nouveau acteur de son existence, même en en payant le prix (logique de sacrifice). Les conduites à risque sont une recherche de butée, en se faisant mal, en s'écorchant, en se cognant contre les arrêtes du réel en éprouvant le contrecorps de la toxicomanie, de l'alcoolisation, ou de l'anorexie, de la boulimie... Il s'agit de fabriquer une douleur qui endigue provisoirement la souffrance. Une douleur délibérée, et donc contrôlable, s'oppose à une souffrance qui dévore tout sur son passage. A l'incertitude des relations, le jeune mal dans sa peau préfère le rapport régulier à un objet qui oriente totalement son existence, mais qu'il a le sentiment de maîtriser à volonté et éternellement. D'où les relations d'emprise envers certains objets: drogue, alcool, nourriture, etc., grâce auxquels il décide à sa guise des états de son corps quitte à transformer son entourage en pure utilité et à ne rien investir d'autre. A l'insaisissable de soi et du monde, il oppose le concret du corps. Le jeune reproduit sans cesse une relation particulière à un objet ou à une sensation qui lui procure enfin, fut-ce pour un instant, l'impression furtive de s'appartenir et d'être encore ancré au monde.

Il faut repenser dans le contexte des sociétés occidentales contemporaines, la notion de rite de passage, élaborée par l'ethnologie à travers l'étude des sociétés traditionnelles. En toute rigueur si leur point d'aboutissement est proche, la forme de ces rites diffère radicalement. Dans les sociétés traditionnelles le rite de passage est un moment nécessaire et propice construisant l'accès à l'âge d'homme à travers une série d'étapes déterminées par la coutume. Il assure la transmission sociale, jamais l'autoréférence. Il est communautaire, vécu solidairement par le groupe de pairs et s'institue toujours sous la responsabilité des aînés, jamais entre membres d'une même classe d'âge, il est un moment essentiel de la filiation. Il s'accompagne du bonheur du novice de changer de statut. Au terme des cérémonies l'initié entre dans le groupe de son père ou de sa mère comme partenaire à part entière de l'échange, il est relié aux ancêtres. Plus jamais il ne se pose la question du sens ou de la valeur de sa vie, il se sait définitivement étayé sur le lien social. Ces rites de passage sont fortement sexualisés, ils consacrent l'appartenance à un sexe à travers des marques corporelles précises (circoncision, scarifications, etc.).

Dans nos sociétés contemporaines, les conduites à risque sont à l'inverse de ce processus. Et pourtant au fil du temps elles prennent une signification de rite personnel de passage. L'accès à une nouvelle dimension du goût de vivre n'est pas socialement construit par une série d'étapes concourant à un rituel établi sous le regard unanime de la communauté. Aucune progression ne jalonne ces épreuves en les rendant désirables et prévisibles. Elles sont profondément solitaires et s'imposent dans un contexte de déliaison sociale. Pourtant des millions de jeunes occidentaux effectuent les mêmes gestes dans les mêmes conduites à risque. Il faut donc penser à la fois la singularité et cette dimension collective. Relevant d'actes impulsifs ou d'entreprises inconscientes de leur quête ultime, ces comportements puisent dans la souffrance de ne pas trouver signification à son existence. La réponse apportée est provisoire, insuffisante parfois à assurer le sentiment de sa valeur personnelle. La société leur est hostile et met en place des structures de prévention pour les juguler. Elles provoquent la douleur des parents. La métamorphose de soi créée par l'épreuve n'est pas transmissible aux autres et ne relève d'aucune mémoire collective. Ce sont en outre des conduites nées de l'impossibilité de se rejoindre, et elles provoquent longtemps infiniment plus de souffrances, plus de blessures ou de drames que de jubilation. La réussite de l'épreuve n'est jamais assurée, elle se paie lourdement. Loin d'être attestée par la communauté sociale, la "mutation ontologique" (M. Eliade), quand par chance elle apparaît, est strictement intime.

Parler de rite individuel de passage pour les jeunes générations appelle le recours à une forme clandestine et solitaire de symbolisation du goût de vivre. L'acte est singulier, il n'a de valeur que pour celui qui l'ose, le jeune n'est pas toujours lucide sur l'objet de sa quête, et s'il en réchappe, son statut social n'est en rien modifié. L'être même de l'homme est virtuellement changé mais le recours ordalique peut se révéler un échec n'apportant pas le changement intérieur souhaité, aggravant encore la situation. Il contient cependant une révélation possible d'identité. La multiplication de ces conduites à risque, sous des formes éparses et individuelles en fait un phénomène sociologique. Ce sont des formes de braconnage du sens, des rites intimes de contrebande qui n'ont pas l'agrément de la société et que les professionnels cherchent à prévenir. Le comportement ordalique dans sa diversité infinie est une réponse douloureuse et intime aux failles culturelles et sociales. Pour ceux qui s'en sortent, il procure le sentiment d'être garanti, d'avoir enfin touché la signification de son existence. Il est un ultime recours pour celui qui pense de toute façon n'avoir plus rien à perdre. Dans nos sociétés le rite individuel de passage est une réplique douloureuse à l'exclusion du sens.

Manière ultime de fabriquer du sens et de la valeur, les conduites à risque témoignent de la résistance active du jeune et de ses tentatives de se remettre au monde. Le soulagement est provisoire et il convient de reproduire l'acte pour repousser encore la détresse sous une forme éventuelle d'addiction pour tenir le coup malgré tout. Les conduites à risque sont une manière radicale de s'extraire d'une souffrance, de forcer le passage pour accéder à un autre sentiment de soi. Tentatives de se dépouiller de la mort qui colle à la peau en affrontant symboliquement la mort. Emporté dans le tourbillon, le jeune paraît ne plus avoir prise sur la situation, mais en fait il se bat, il cherche à s'extirper de la souffrance avec des moyens qui ne sont sans doute pas les meilleurs aux yeux des autres, épargnés, eux, par les circonstances et ne comprenant pas la logique mise en œuvre. Ces conduites sur le fil du rasoir sont une tentative paradoxale de reprendre le contrôle, de décider enfin de soi quel qu'en soit le prix. Le choc du réel induit par le comportement est une quête de limites qui permet de toucher le fond, non pour s'y écraser, mais pour y prendre un appui afin de revenir au monde. N'oublions jamais que la souffrance d'un enfant ou d'un adulte est toujours un abîme car ils ne disposent pas d'une histoire personnelle leur permettant de mettre à distance, de relativiser leurs épreuves personnelles. Et à la différence d'un adulte qui ne craint pas de solliciter un psychologue ou un médecin, ils refusent toute aide. Les adultes vivent dans une autre dimension de sens que les adolescents et les enfants, méfions nous de ce que j'appelle souvent l'adulto-centrisme.

A la différence des adultes, dans les tentatives de suicide des jeunes générations, surtout chez les filles, domine un rêve d'absence, une recherche du coma. Durant ce temps où l'on glisse ailleurs, on espère la résolution des tensions comme si la mort était une espèce de réserve pour reprendre son souffle et attendre la fin des meurtrissures. Suspension de soi, effacement des circonstances, quête d'un coma non prémédité, mais intérieurement désiré comme un havre où se reconstituer. Mort non brutale et définitive mais réversible et maternelle, lieu de soulagement et d'apaisement des tensions, en un mot une mort sans cadavre. Le souci est moins de mourir que de ne plus être là. Il est moins de se tuer que de vivre, de se dépouiller simplement du pire. Nombre de ceux qui meurent ne le voulaient sans doute pas. « *Quand j'ai essayé de me suicider, je voulais seulement dormir. Je ne voulais plus avoir à m'inquiéter de rien* » (Mélanie, 17 ans). Pour les jeunes les tentatives de suicides sont d'abord des tentatives de vivre.

Naître ou grandir ne suffisent plus à donner de plein droit une place à l'intérieur du lien social, il faut conquérir son droit à exister. Si nos sociétés construisaient l'évidence de l'entrée dans la vie, si elles jalonnaient le chemin, et lui donnaient une finalité, si elles savaient

prodiguer les significations propices pour la construction de soi et l'avancée dans la vie, elles ne seraient pas confrontées à une telle ampleur des souffrances adolescentes ou des conduites à risque. Là où le milieu social où il vit ne lui accorde pas la reconnaissance, le jeune la recherche par lui-même en se mettant en danger ou en provoquant les autres. En affrontant la mort, il éprouve sa propre valeur à défaut de la lire dans les yeux des autres.

La mise à l'épreuve de soi, sur un mode individuel, est l'une des formes de cristallisation moderne de l'identité quand le jeune est en souffrance, en suspension avec une impossibilité d'entrer dans la vie. Nombre de ces prises de risque donnent enfin l'impression de vivre par le contact qu'elles suscitent avec le monde, les sensations provoquées. Loin d'être purement destructrices, elles relèvent d'une expérimentation de soi, d'une recherche tâtonnante de limites. Si les autres modes de symbolisation ont échoué, échapper à la mort, réussir l'épreuve, administrent la preuve ultime qu'une garantie règne sur son existence.

Au terme d'une série de comportements où il a mis son existence en danger à travers l'alcool, la vitesse sur les routes, la conduite en état d'ébriété, la prise de drogues, etc., un jeune homme se retrouve en prison pour un petit trafic de drogues. Dans une cellule proche de la sienne, un détenu se tue. Il voit au matin les gardiens sortir son corps. Il éprouve une brutale prise de conscience de la mort comme réduction de soi au cadavre. *« Je me suis dit que j'allais être comme ça si je continuais. Le type ne bougeait plus, complètement immobile. Il n'allait plus se relever. Je me suis dit que la mort c'était ça. Ça m'a réveillé, je n'ai plus eu envie de penser au suicide »*. Il renonce aussi à la drogue. L'annonce de la séropositivité ou du sida est pour d'autres l'avertissement qu'ils attendent pour entreprendre une cure de sevrage. Confrontés à une menace tangible de mort, ils atteignent enfin une limite de sens pour se reconstruire. La représentation adolescente de la mort est sans cadavre, la confrontation concrète au cadavre ou à la blessure est souvent un rappel de la brutalité du réel et elle a souvent valeur de cran d'arrêt aux conduites à risque.

La proximité de la mort, qu'elle ait été recherchée ou non, est une confrontation radicale à la limite, elle a la vertu, si l'on s'en sort, de donner des limites de sens pour envisager enfin la poursuite d'une vie à l'intérieur de repères ayant une valeur éminente pour soi. La mort est en effet l'ultime limite. Tant qu'une étoffe de sens n'est pas disponible entre soi et le monde, amenée par une rencontre, un thérapeute, une relation amoureuse, ou simplement au cheminement intérieur, le comportement s'impose en ultime recours. Mais dès lors que l'existence est investie de valeur, le corps l'est également et il devient intouchable. On ne peut

détruire qu'un corps déjà symboliquement désinvesti. Lorsque les circonstances de la vie passent leur baume et que l'individu est en mesure de se redéfinir, alors il tourne la page. On ne peut changer son histoire, mais on peut en changer le sens.

Ces comportements permettent de faire face. Ce sont des formes d'ajustement à une situation personnelle douloureuse. Signaler le caractère anthropo-logique de ces conduites en insistant sur leur caractère provisoire ne signifie nullement qu'il faut laisser l'adolescent se meurtrir. Si les conduites à risque sont des appels à vivre, elles sont aussi des appels à l'aide. Elles sollicitent une reconnaissance, un accompagnement du jeune une compréhension de ce que ces conduites sont le signe d'une souffrance intense en amont. Elles doivent mobiliser les instances de santé publique, les organismes de prévention, de soutien à l'adolescence. Ce sont des jeunes en souffrance en quête d'adultes leur donnant le goût de vivre. D'où la nécessité d'une prise en charge en termes d'accompagnement ou de psychothérapie, de présence, de conseils, voire simplement d'amitié. La première tâche est de les convaincre que leur existence est précieuse, et de les détourner de ces jeux de mort pour les amener au jeu de vivre.

Bibliographie :

- Beck U., *La société du risqué. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.
- Bell N. J., Bell R. W., *Adolescent risk taking*, Newbury Park, Sage, 1993.
- Bloch H., Niederhoffer A., *Les bandes d'adolescents*, Paris, Payot, 1963.
- Jeolas L. S., *Risco e prazer. Os jovens e o imaginario da aids*, Londrina, Eduel, 2007.
- Jessor R. (ed.), *New perspectives on adolescent risk behaviour*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- Lachance J., *Socio-anthropologie de l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012.
- Lachance J., *L'adolescent hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*, Québec, Presses Université Laval, 2011.

- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.
- Le Breton D., *La peau et la trace. Sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003.
- Le Breton D., *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.
- Le Breton D., *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*. Paris, PUF, 2012.
- Le Breton D., *La sociologie du risque*, Paris, PUF, Que sais je ?, 2012.
- Lupton D., *Risk*, London, Routledge, 1999.
- Lupton D. (ed.), *Risk and sociocultural theory. New directions and perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.
- Plant M., Plant M., *Risk takers : alcohol, drugs, sex and youth*, London, Routledge, 1993.